

Guerre Sainte *Roland (La Vérité du vainqueur)*

Raymond Bertin

Numéro 135 (2), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2010). Compte rendu de [Guerre Sainte / *Roland (La Vérité du vainqueur)*]. *Jeu*, (135), 8–9.

Roland (La Vérité du vainqueur)

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **OLIVIER DUCAS** / ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **CLAUDIA COUTURE**

SCÉNOGRAPHIE **JULIE VALLÉE-LÉGER** ET **DÉLINE PÉTRONE**

CONCEPTION SONORE **BENOÎT DURAND-JODOIN** / ÉCLAIRAGES **THOMAS GODEFROID**

AVEC **DANIEL DESPAROIS** ET **DAVID-ALEXANDRE DESPRÉS**.

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DE LA PIRE ESPÈCE**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE OUTREMONT LE 14 FÉVRIER 2010,
PAR LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE.

RAYMOND BERTIN

GUERRE SAINTE

Le Théâtre de la Pire Espèce a su charmer, éblouir le public à quelques reprises déjà avec son théâtre d'objets – pensons à l'inénarrable *Ubu sur la table*, à *Persée* – et il récidive avec *Roland*, sous-titré *La Vérité du vainqueur*, une très libre adaptation de la classique *Chanson de Roland* médiévale, axée cette fois sur le théâtre d'ombres. Avec relativement peu de moyens mais beaucoup d'imagination et d'ingéniosité, les créateurs du spectacle, destiné aux « vieux enfants et jeunes ados » à partir de 10 ans (dixit Olivier Ducas, pour qui il s'agit d'une triple première : « Mon premier texte-et-mise-en-scène solo. C'est aussi mon premier spectacle pour un jeune public. Et une première incursion dans le théâtre d'ombres », écrit-il dans le programme), arrivent à captiver l'auditoire. Condensée en 50 minutes bien tassées, l'épopée guerrière se déroule à un rythme d'enfer, faisant défiler faits d'armes, trahisons, vengeance et joyeux anachronismes, sans trop s'embarasser de précision historique.

En fait, si les éléments du récit sont là, c'est la machine scénique, qui semble s'élaborer sous nos yeux au gré des décrochages, disputes et discussions des deux troubadours-conteurs, qui capte l'attention et tient lieu de filtre à une histoire se construisant peu à peu à coups de trouvailles et d'audaces formelles. L'attitude des interprètes, ancrés dans le présent, le bouquin

qu'ils admirent à la main – « *La Chanson de Roland*, c't'un maudit bon livre¹ ! » – oriente les regards des spectateurs, stimule leur imagination. Sur le plateau quasi dénudé, quelques éléments leur servent à évoquer les bons chevaliers chrétiens d'antan et leurs méchants ennemis musulmans, les Sarrasins d'Espagne : deux écrans de tissus, draps tendus qu'un système de cordes et de poulies rend mobiles, un rouleau de papier monté sur un cadre à manivelles, permettant de faire défiler un décor peint ou de projeter des images à la manière d'un rétroprojecteur, un escabeau, un saut en métal, des casques et des épées en carton, et plein de petits personnages en papier composent l'essentiel de la scénographie. D'une efficacité déconcertante.

Par-delà les siècles

En fait, c'est l'un des narrateurs, joué avec conviction par David-Alexandre Després, qui souhaite raconter au public l'histoire de son héros d'enfance, Roland, qui n'a rien d'édifiant car il s'agit essentiellement d'actions sanglantes, de batailles et de complots pour déjouer l'ennemi et finir par le massacrer. Que Roland et son roi, Charlemagne, soient les bons parce qu'ils sont chrétiens, cela va de soi et ne saurait être contesté. L'ouvrage illustré ici

1. Les citations ont été notées durant la représentation.



Roland (La Vérité du vainqueur) d'Olivier Ducas (Théâtre de la Pire Espèce, 2009). © Yanick Macdonald.

ne fait pas dans la nuance et l'objectivité. Or, voilà que l'autre conteur, interprété par Daniel Desparois, manifeste sa méfiance et ses doutes sur la véracité des faits historiques narrés, sur la nature des conflits et le rôle des différents protagonistes. On discute, on se dispute, on tente de convaincre, et on revit les combats.

Pour incarner les belligérants, montrer les massacres, faire vivre la fable, les deux compères ne ménagent ni leurs efforts ni les effets visuels et sonores que tous les accessoires sur scène servent à produire. Les écrans de drap reçoivent des images projetées par-devant et par-derrrière, parfois en superposition, on y voit défiler des troupes – petits personnages dessinés ou en découpes de papier –, on crée des effets de distance et de juxtaposition de plans avec un projecteur manipulé à vue, et puis les éclairages rougissant suggèrent le sang qui bientôt envahit

tout l'espace. Desparois et Després changent leurs voix en fonction des personnages qui parlent, jouent avec les accents – québécois et français –, provoquant le rire à coup sûr. Leur énergie, leur passion pour l'histoire qu'ils racontent, leurs fougueuses interactions sont belles à voir.

Au terme de la représentation, quel « message » doit-on retenir ? Les créateurs ne sont pas tombés dans le didactisme d'une démonstration soulignée à gros traits. À peine une phrase – « Il y a, à chaque époque, des Turpin qui veulent nous faire faire la guerre, si on les écoute... » – plaide pour la paix, contre toutes les guerres. On aurait pu insister davantage sur le conflit durable entre le monde chrétien et le monde musulman, mais cela est présent en filigrane. On a choisi de laisser parler les images, élaborées dans le plus pur ludisme. Faisant du coup de *Roland* un réel divertissement, à ne pas boudier. ■